


**LE** ST-GERVAIS  
**GENEVE**  
**THEATRE**



**TOUT CE QUI  
NOUS RESTE DE  
LA RÉVOLUTION,  
C'EST SIMON**

Collectif  
L'Avantage  
du doute

24 – 29 MARS  
2015

# TOUT CE QUI NOUS RESTE DE LA REVOLUTION, C'EST SIMON

## **REVUE DE PRESSE**

### I JOURNAUX

- LE MONDE	p.2
- LIBERATION	p.3
- CHARLIE HEBDO	p.4
- L'HUMANITE	p.5
- LE MONDE MAGAZINE	p.7

### II SITES INTERNET

-RUE 89	p.8
-LE MONDE.FR	p.11
-LE SOUFFLEUR article/portrait	p.13
-THEATRE DU BLOG	p.16
-THEATRE ON LINE	p.18
-LA BOITE A SORTIE	p.19



## Que reste-t-il de Mai 68 ? Au moins un spectacle réussi !

« Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon » est à l'affiche du Théâtre de la Bastille

### Théâtre

Allez au Théâtre de la Bastille, à 19 h 30. Vous en sortirez avant 21 heures, la tête dans les nuages, après avoir vu *Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon*, un spectacle drôle, touchant et sincère, signé par un collectif qui porte bien son nom, L'Avantage du doute. Ce collectif est né de la rencontre entre les comédiens flamands de la compagnie tg STAN, et cinq comédiens français, qui ont travaillé ensemble, en 2005, et proposé un spectacle qui s'appelait justement *L'Avantage du doute*.

Après, les Français ont décidé de poursuivre l'expérience, en suivant les règles des Flamands : pas de metteur en scène, primauté du collectif, chacun assumant la responsabilité à toutes les étapes de la création et du jeu. Une nouvelle donne de la démocratie au théâtre, en somme.

Cette démarche s'accorde particulièrement bien à *Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon*, le premier spectacle de L'Avantage

du doute, ne des questions que se sont posées les comédiens en 2008, quand fut commémoré le quarantième anniversaire de Mai 68.

C'était quoi, 68 ? Et ça a donné quoi ? La plupart des membres du collectif sont bien trop jeunes pour avoir un lien direct avec l'événement. Ils l'ont appris dans les livres d'histoire, ou en ont entendu parler par leurs parents. Le monde dans lequel ils vivent n'a plus grand-chose à voir avec ce temps, qui leur paraît à la fois hémérique, au sens ancien, enfoui et totalement polémique, parce qu'ils en sont les héritiers, malgré eux.

### Impossible legs

Alors, ils attaquent, parce qu'ils se sentent mal. Largues sur une planète pourrie, livrés à la brutalité de la globalisation, piégés par la stature de leurs aînés, « héros » d'une révolution qui semble interdite à leur génération. C'était facile, pour vous, leur disent-ils. Mais nous ? Que nous reste-t-il ? Comment trouver une place ? Que faire de votre impossible legs et du pou-

voir que vous vous accordez ? Toutes ces questions n'ont rien de nouveau, loin de là. Elles traversent la société depuis des années, nourrissent les travaux de sociologues, et prennent souvent dans les débats la forme de bons vieux clichés.

L'intérêt de *L'Avantage du doute* tient au fait qu'il repart de zéro. Les comédiens ont beaucoup travaillé, lu et parlé avec des gens. Et puis, ils avaient une chance : dans leur collectif, il y a Simon Bakhouché, qui pourrait être leur père. Il a 60 ans, l'âge d'avoir vécu Mai 68.

C'est lui qui donne le titre du spectacle. Lui qui se tient, avec sa calvitie et ses rides au milieu de trois filles en pleine forme. Mélanie Bestel, Judith Davis et Claire Dumas. Simon sourit beaucoup, avec le recul tendre de celui qui ne veut pas s'imposer. Les filles y vont, comme on dit. En tout cas au début du spectacle, joue sans prétention et sans décor, sinon un canapé rouge.

L'air de rien, de multiples histoires se croisent et se repondent, dans la pièce, qui se nourrit du

va-et-vient entre aujourd'hui et hier, naïveté et profondeur, ironie et colère. Sous son allure improvisée, la soirée est très construite, et honnête. Elle n'épargne personne. Les filles reglent leurs comptes entre elles, sur le mode « *Et toi, qu'est-ce que tu fais de ta vie ?* », comme elles reglent celui des pères et mères, sur le mode « *Et vous, qu'est-ce que vous nous embêtez avec votre histoire ?* ».

Le plus beau, c'est l'émotion qui se dégage peu à peu et vous emmène, à travers le récit de Simon, dans un voyage en Italie à la recherche de Fellini. Un voyage sans fin, à l'image du désir d'être et de comprendre qui fait le sel de *Tout ce qui nous reste de la révolution*. ■

Brigitte Salino

**Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon.** Par le collectif L'Avantage du doute. Théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette, Paris 11<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Bastille. Tel : 01 43 57 42 14. De 13 € à 22 €. Du mardi au samedi : à 19 h 30. Dimanche 6 à 15 heures. Jusqu'au 12 juin. Durée : 1 heure 20. Theatre-bastille.com



THÉÂTRE A la Bastille, le collectif  
l'Avantage du doute tisse une  
pièce sur la mémoire post-68.

## «Simon», la clé des mensonges

### TOUT CE QUI NOUS RESTE DE LA RÉVOLUTION, C'EST SIMON

par le collectif l'Avantage  
du doute, Théâtre de la Bastille  
76, rue de la Roquette, 75011  
Lun, mar, jeu, ven et sam  
à 19h.30. Jusqu'au 15 juin.

La Compagnie l'Avantage du doute tire son nom d'un spectacle du collectif flamand TG Stan, présenté en 2005 et fabriqué à partir d'improvisations et de témoignages. Les acteurs français de l'aventure se sont revus par la suite et ont décidé de travailler ensemble. De TG Stan, ils ont retenu l'art du paradoxe, une certaine façon d'aller et venir entre fiction et réalité, où les comédiens qui rentrent et sortent de leurs personnages deviennent leurs propres clowns. Ils ont conservé aussi l'idée de puiser en eux-mêmes la matière créative. *Tout ce que nous reste de la révolution, c'est Simon* part d'un décalage générationnel. Le Simon du titre (Simon Bakhouche) pourrait être le père de ses trois jeunes partenaires féminines (Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas).

Leur spectacle s'engouffre dans cette différence d'âge pour raconter une histoire de transmission et de rejet, où un vieux soixante-huitard se confronte à des jeunes femmes d'aujourd'hui que l'ancien combattant fascine, indiffère ou agace. La force première de *Tout ce qui nous reste...* réside dans son apparente sincérité. Tout sonne juste, les souvenirs de Simon qui a tout connu (la Californie en 1967, la Sorbonne occupée, le militantisme, la drogue, l'amour libre, le suicide des proches) et les interrogations de ses «filles», à l'heure du chômage de masse, du coconing et de l'individualisme.

Jusqu'à ce moment où, à l'occasion d'un dîner en famille, le désarroi de Judith parvient à mettre simultanément mal à l'aise spectateurs et comédiens : *«Je ne comprends plus rien du tout. Ecoutez-moi ! Pardon ! Je ne comprends plus grand-chose ! Je me sens vieille ! A l'intérieur je me sens très vieille. Je voudrais un peu de clarté car je ne comprends plus rien. Maintenant je ne sais même plus si aider une personne c'est quelque chose de bien [...]»*

C'est si criant de vérité qu'on

jurait qu'elle improvise. A tel point que certains soirs, des spectateurs croient bon d'intervenir dans l'explication qui suit, quand chacun des acteurs tente, suivant la demande de Judith, *«d'affirmer quelque chose dont on ne doute pas»*. Il ne faut jamais se fier aux apparences, et les membres de l'Avantage du doute le rappellent de la plus élégante des manières. Il revient à Simon de livrer le récit final, celui d'un voyage en Italie à la poursuite de Federico Fellini et des droits d'adaptation au théâtre de son film *la Strada*. Une véritable odyssée, qui passe par un voyage en stop jusqu'à Rome, une intrusion par effraction dans les studios de Cinecittà, une visite impromptue dans l'appartement du *maestro*, un échange de correspondance, un rendez-vous raté à Turin... Autant d'épisodes «authentiques», qui ne sont pas arrivés à Simon, mais à une certaine Geneviève, dont on ne saura rien. Son témoignage livre la clé du spectacle : non pas un exercice d'autobiographie, mais une heure de «mentir vrai», et un éloge du théâtre comme art de brouiller les pistes.

RENÉ SOLIS

# Mai 68, Fellini et moi

« Tout ce qui nous reste de la Révolution, c'est Simon »:  
 Simon avait 20 ans en 68: seul homme de la pièce, c'est le "héros révolutionnaire idéal" pour trois grandes filles trentenaires, qui papillonnent à ses côtés, les pieds dans un "monde pourri" et la tête envahie de doutes sur l'héritage de 68:

Théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette, 75011 Paris. Jusqu'au 12 juin.



Est-ce qu'on peut comprendre cet engagement total qui est de mourir pour des idées?

Qu'est-ce qu'on fait avec ça?

Le mot "camarade" sonne comme une vieille casserole.

"Le vieux monde est derrière toi", mais le vieux monde, c'est toi, papa! J'ai pas de pouvoir sur ma vie, moi!

Moi, il me faut juste un bon salaire; la Révolution je m'en fous!

Tu m'as trop gâtée, papa

la jeunesse du père pouvait s'auto-proclamer "modèle absolu": celle des filles a pour "divinité" l'absence de certitudes. Le sujet est grave mais la pièce est drôle, placée sous le patronage de Fellini: "La Strada", la route, doit se tracer, avec ou sans idéaux.

Melanie Bertel Judith Davis Simon Bakhouche



## Culture

# Et vogue la révolution. Et viva Fellini

Mai 68, pendant, après, hier et aujourd'hui, revu mais pas corrigé par le collectif l'Avantage du doute au Théâtre de la Bastille. Truculent.

**O**n ne peut pas dire que ce collectif d'acteurs composé de trois jeunes actrices et un acteur avance masqué. Prenez le titre : *Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon*. Qui est Simon ? Et de quelle révolution parle-t-on ? À peine installé, le spectateur est mis dans la confiance. La révolution en question, c'est Mai 68. De Simon, on sait au détour d'une phrase qu'il était mao, un indice plus statistique (« les gens devineront ainsi son âge ») que politique même si, entre les lignes, on comprend qu'il fut établi dans une usine et, qu'en attendant le grand soir, sa révolution était très matinale.

Un spectacle sur Mai 68, donc. Encore un ? Là est peut-être la confusion. En réalité, peu nombreux sont les spectacles qui abordent franchement cette période récente, et



Mélina Bestel, Judith Davis, Claire Dumas et Simon Bakhouche nous emportent avec délice dans cette conversation débridée et joyeuse.

pourtant déjà historique, sur un plateau. Nadège Prugnard avait monté un *68 même pas mort* ! décapant et disjoncté. Ailleurs, on évoque ce moment, de loin, comme un vieux rêve couleur sépia enfoui sous des couches de poussière. En revanche, la classe politique

de droite ne se gêne pas, elle, pour tirer à vue sur Mai 68. Il est vrai que les ancêtres de l'UMP n'étaient pas du bon côté des barricades mais plutôt du côté de la morale, du travail, de la famille... bref de toutes ces « valeurs » que les soixante-huitards auraient

allègrement piétinées (« *Il est interdit d'interdire* », « *Jouissez sans entraves* », etc.). Et si aujourd'hui, nous en sommes là, c'est la faute à 68. CQFD. Le paradoxe auquel nous sommes confrontés, c'est que la droite ne se prive pas de convoquer Mai 68 pour un oui ou pour un non tandis que la gauche hésite, tergiverse, toujours un peu gênée aux entournures de constater que quelques-uns des leaders d'alors ont un peu retourné leur veste, voire leur pantalon, comme dit la chanson...

Mais bon, revenons-en au théâtre. Ici, trois jeunes femmes, du haut de l'insolence de leurs vingt ans, remettent sur le métier Mai 68. Face à elles, ou à leurs côtés, Simon, témoin clé de cette histoire, silencieux tandis qu'elles soliloquent à tout va, monologuent à tous crins. Car il est question d'héritage, de transmission, de valeurs, d'utopie... Et tout ça est malmené, trituré. Simon est tour à tour admiré puis accusé de tous les maux. C'est

## Le propos interroge l'engagement politique à l'aune de ce que fut cette histoire.

incisif, drôle et cruel. Mélina Bestel, Judith Davis, Claire Dumas et Simon Bakhouché nous emportent avec délice dans ces impromptus, dans cette conversation débridée et joyeuse, dans ce questionnement qui balaie d'un revers de main toute fausse nostalgie. Car le propos interroge l'engagement politique aujourd'hui à l'aune de ce que fut cette histoire, nous tendant un miroir dans lequel chacun se reconnaît. Et la force de cette pièce, c'est de ne jamais être désabusé mais toujours désireux de reconstruire un peu d'espoir, de rêver dans un monde qui ne sait plus très bien dans quel sens il tourne. Alors quand Simon se met à parler, c'est pour raconter sa rencontre incroyable avec Fellini alors qu'il tournait *la Cité des femmes* et s'appretait à tourner *E la nave va*. Et nous, on est déjà embarqué depuis longtemps.

**MARIE-JOSÉ STRACH**

Au Théâtre de la Bastille  
jusqu'au 12 juin.



POP' PHILOSOPHIE JEAN BIRNBAUM

## Avantage au doute



**L**a jeune femme cherche ses mots, et bute dessus dès qu'elle en trouve un. « *Je ne sais pas... mais moi... comme ça, tout de suite...* » Elle hésite, s'installe presque dans le silence, avant de souffler : « *On se dit, ouais, enfin... l'héritage qu'on a, enfin... qu'est-ce qu'on fait avec ça ?* » Mélanie n'a pas 30 ans, comme Judith et Claire, les deux autres comédiennes du collectif L'Avantage du doute. Créé en 2008 à Dunkerque, leur spectacle s'intitule *Tout ce qu'il nous reste de la révolution, c'est Simon*. Jusqu'à hier soir, il était proposé au théâtre de la Bastille à Paris. Avec tendresse et panache, la pièce traite d'un thème archi-rebattu : le face-à-face entre la génération 68 et celle de ses enfants. « *Vous nous avez vraiment laissé un terrain pourri !* », résume Judith au terme d'une charge contre le pauvre Simon, un ancien

**Fustiger la trahison des aînés, c'est bien. Assumer ses propres responsabilités, c'est mieux. Qui y prétend doit courir son risque, c'est-à-dire prendre la parole.**

maoïste qui porte sur ses épaules les désillusions du Militant et les démissions du Père. Le réquisitoire est familier : les soixante-huitards ont tout vécu, tout reçu, mais répugnent à passer le témoin. « *Tu te rends compte que ton refus de vieillir est obscène ?* », tonne Judith. Héritage bloqué, inventaire contrarié : par-delà le procès fait aux acteurs du joli Mai, c'est toute la génération des baby-boomers qui se trouve accusée.

Mais la colère ne suffit plus. De livres en documentaires, la grande explication avec la génération de Mai a eu lieu. Il est temps de passer à autre chose. Fustiger la trahison des aînés, c'est bien. Assumer ses propres responsabilités, c'est mieux. Qui y prétend doit courir son risque, c'est-à-dire prendre

la parole. Oui, mais comment ? Là est le nœud du problème. Autrefois, bien sûr, la rhétorique fonctionnait à plein régime. L'espérance s'épela à grand renfort de concepts majuscules : le Progrès en marche, la Cause du Peuple... Quand ils montaient à l'assaut du ciel, les révolutionnaires invoquaient l'Histoire avec l'assurance de qui maîtrise les mots et les choses. Ils méprisaient la nuance, ils ne faisaient pas dans le détail. Pour qualifier cette arrogance et son pouvoir d'envoûtement, le linguiste Jean-Claude Milner a parlé d'une « *séduction de la massivité* ». Quatre décennies après Mai 68, cette pensée massive a du plomb dans l'aile. Aujourd'hui, la parole révoltée est décosuée, minée par les failles de la transmission. Même lorsqu'elle refuse le monde tel qu'il est, la jeunesse articule sa révolte dans une langue éparse, trouée de silences et de perplexité.

Les phrases manquent, oui, mais l'indignation est intacte, le désir de justice plus intense que jamais : voilà ce que les trois comédiennes font sentir magnifiquement. Peu à peu, on comprend que leur discours bredouillant n'exprime en rien un renoncement. Au contraire, tout se passe comme si les pauses qu'elles aménagent au sein de leur parole étaient vouées à accueillir une révolte d'un genre inédit. D'où la scène finale de la pièce : très concentrée, Judith demande à chaque acteur d'énoncer clairement une certitude, un point de doctrine sur lequel il faudrait coûte que coûte tenir. Chacune des jeunes femmes avance alors une proposition, prudemment, comme sur la pointe des pieds. C'est un moment fort, où la petite troupe dessine les contours d'une espérance à venir. Tirant les leçons du passé, méditant les désastres du XXI<sup>e</sup> siècle, cette espérance ferait le tri dans l'héritage des Pères. Elle retrouverait des convictions sans renouer avec l'arrogance. Elle affirmerait une certitude sans jouer de l'intimidation. Elle nourrirait quelques croyances sans verser dans la mauvaise foi. Bref, elle inventerait une politique de la nuance, qui donne l'avantage au doute et la victoire au vrai. □

CLAIRE LIEB HAVET POUR LE MONDE MAGAZINE



## La vieille lune de mai 68 dans les bras de trois jeunes actrices

Par Jean-Pierre Thibaudat | Journaliste | 14/06/2010 | 18H12



Le propos des trois sœurs, ce n'est pas « Papa, raconte-nous mai 68 », ni « arrête de nous bassiner avec ta jeunesse soixante-huitarde » car il ne les bassine pas, il est plutôt taiseux. La question des trois actrices, c'est plutôt « qu'est ce qu'on fait avec ça, nous, les jeunes pousses, moi la révoltée, moi la “moi-je” et moi la “j'sais pas trop” ? »

### Un collectif qui ne doute pas

La réponse, c'est le titre du spectacle : « Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon ».

Simon c'est Simon Bakhouche, un acteur chevronné dont les artères avaient dans les 18 ans en 68. Les trois jeunes actrices, pleines de peps, sont Mélanie Bestel, Judith Davis et Claire Dumas. Les quatre ont conçu le spectacle avec un cinquième, Nadir Legrand, excellent acteur de la compagnie **Les Possédés**. Ils se sont associés à l'issue d'un stage au Théâtre Garonne de Toulouse, dirigé par la compagnie flamande **Tg Stan**. La bande des cinq a fondé le collectif L'Avantage du doute.

Comme Nadir ne pouvait pas être là à certaines répétitions, le seul homme à rester, c'était l'ancien, Simon. D'où le titre. Joli. C'est le premier spectacle de ce « collectif » qui ne doute absolument pas de la force du théâtre.

Très vite, la question s'est résumée à : « Ben on fait quoi ? » Traduisez : « Pourquoi on fait du théâtre aujourd'hui ? » Autrement dit : « Ça veut dire quoi, dans la France où l'on vit, prendre la parole devant un public ? » Et très vite, ils ont buté sur le vieil os, l'épouvantail, l'omniprésent point de référence : mai 68.

## **Tout sur mai 68**

Alors ils ont interviewé les anciens soixante-huitards et leurs enfants, ils ont tapé « mai 68 » sur Google et Amazon et ont relevé tous les titres (hilarant listing dans le spectacle ou presque. Manque (il n'y a pas mai 68 dans le titre) « **Le Jour où mon père s'est tu** » (Seuil), l'ouvrage de Virginie, la fille de **Robert Linhart** (l'auteur fameux de « **L'Etabli** »), livre qui n'est pas sans rapport avec le spectacle.

Puis ils ont improvisé, décidant de tout décider ensemble sans peut-être se rendre compte que cette façon de travailler et la notion même de « collectif » étaient en provenance directe de ce temps si proche et si lointain que furent la fin des années 60 et les années 70.

Le spectacle joue volontairement sur l'ambiguïté de la personne et du personnage. Les actrices s'interpellent par leur prénom, Simon, c'est Simon. Chacun défend différents personnages qui lui tiennent à cœur, qui les concernent. C'est formidablement juste et troublant.

## **Simon s'appelle Geneviève**

Mais le théâtre reste de tous les instants. A la fin, Simon s'appelle Geneviève et l'une des trois actrices dans une vidéo joue l'ex-compagne de Simon, une autre vidéo montre un enfant blond comme les pubs, qui parle avec des mots d'adulte (vantant les valeurs de la société libérale) mais aussi d'enfant (à la question « C'est quoi mai 68 ? », il répond « ma grand-mère »).

Disons enfin que « Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon » honore le mot « déconstruction » cher aux années 70 et, en se focalisant sur le gouffre entre les générations (père/filles), trouve le nerf de sa dramaturgie.

« La jeune lune tient la vieille lune toute une nuit dans ses bras »

## **Théâtre/Public**



**L'usine en pièces**  
Du travail ouvrier  
au travail théâtral

Au moment où ce spectacle fait salle comble au Théâtre de la Bastille sort un passionnant numéro de la revue « Théâtre/Public » (cette revue qui avait failli disparaître revient en force). Son titre : « L'usine en pièces, du travail ouvrier au travail théâtral ».

Il y est longuement question d'un spectacle qui avait fait du bruit et les beaux soirs du Théâtre l'Aquarium en 1976 : « La jeune lune tient la vieille lune toute une nuit dans ses bras » (DVD du spectacle offert avec la revue).

Les deux spectacles ne manquent pas de points communs : travail de documentation et d'interviews en préalable, improvisations, écriture, décor spartiate : trois chaises, une table et un canapé au Théâtre de la Bastille ; dix chaises, des chaussures, une bouette et des briques au Théâtre de l'Aquarium.

Les acteurs du « collectif » de l'Aquarium racontent une occupation d'usine, où tout y passe ,depuis la trahison des cadres jusqu'aux rapports entre les hommes et les femmes au sein de la boîte. Les acteurs ne jouent pas les ouvriers, ils racontent.

### **Des comédiens enquêteurs-conteurs**

« Comment jouer les travailleurs sans se jouer d'eux ? ». La question est traitée dans la revue avec le recul par un des acteurs du spectacle, Bernard Faivre. Rétrospectivement, il juge que leur spectacle, « avec ses insuffisances et ses naïvetés », fut l'un des rares à évoquer « de manière aigüe et souvent exacte les réalités de l'usine ». Et cela est dû, en grande partie, à l'existence d'un « collectif » d'acteurs, « stimulant et exigeant à la fois, où chaque invention était sans cesse soupesée, critiquée, modifiée et, finalement, améliorée ». Le collectif L'Avantage du doute ne dit pas et ne fait pas autre chose.

Mais les usines ne sont plus toujours ce qu'elles étaient et les enquêtes non plus. Intervenant dans une table ronde (où l'on note l'absence de deux des trois têtes de ponts de l'Aquarium, Didier Bezace aujourd'hui directeur du Centre dramatique d'Aubervilliers et Jean-Louis Benoît, directeur du Théâtre national de la Criée à Marseille), l'acteur Thierry Bosc raconte.

Ils partaient interroger les ouvriers avec un carnet de notes mais sans magnétophone. En outre, chaque « comédien-enquêteur » ne devait pas jouer une scène se passant dans l'usine dont il s'était occupé. « On était des conteurs d'ouvriers », dit Bosc . Il y a derrière cela la patte de Dario Fo, familier de l'Aquarium.

## Ça dépend de quel point de vue on se place

Les acteurs d'aujourd'hui ne sortent pas sans dictaphone et caméscope et s'impliquent personnellement dans le jeu.

Et puis, peu vraisemblable en 1970, on a vu ces dernières années des ouvrières licenciées monter sur scène pour raconter leur histoire (« 501 blues », etc). Dans « t/p », c'est Marine Bachelot (jeune auteur-metteur en scène du groupe Lumière d'août à Rennes) qui traite de ce sujet.

A la fin de « La Jeune lune... », Paul, désabusé, dit : « Pour s'en sortir, il faut se débrouiller seul ». Une phrase qui pourrait être dite dans « Tout ce qui nous reste... ». Tout comme cette autre réplique :

« Le mieux pour avoir un point de vue, c'est d'aller sur place. Mais sur place, il vous faut un point de vue. Tout dépend de quel point de vue on se place. »

► « **Tout ce qui nous reste de la révolution** », c'est **Simon**, au **Théâtre de la Bastille**, 19h30, jusqu'au 17 juin, sauf dimanche et lundi - De 10 euros à 22 euros - 01 43 57 42 14.

12 juin 2010 Mise à jour à 01h14 - Paris

# Le Monde.fr

## Sur les planches, mai 68 a de l'avenir

Par Judith Sibony

Ce spectacle a été créé en 2008, et deux ans plus tard, il n'a pas pris une ride. Au [Théâtre de la Bastille](#) (Paris 11<sup>ème</sup>), il devait s'arrêter le 12 juin, mais il a tant de succès qu'on peut encore le voir jusqu'au 17 - il est donc grand temps d'y courir. *Tout ce qui nous reste de la révolution*, c'est *Simon*, proposé par le collectif « L'avantage du doute » offre, chose plutôt rare, un savoureux moment de théâtre et de vie. Le « Simon » du titre est un « *ancien maoïste en bleu de travail Agnès b* ». Autour de lui, trois jeunes femmes, Mélanie Bestel, Judith Davis et Claire Dumas, explorent la question de l'héritage et de l'engagement politiques. Surtout, elles décrivent le « *terrain pourri* » que les soixante-huitards ont laissé à la nouvelle génération. « *Vous avez fait la révolution pour*

*vous mais sans avoir pensé à un futur pour les autres* », lance Claire (sur scène, chacun porte son vrai nom) en guise de prologue.



Judith Davis, Simon Bakhouche, Claire Dumas, Mélanie Bestel

Tantôt émerveillées par sa jeunesse de hippy, tantôt pleines d'indulgence envers ce sexagénaire qui refuse de vieillir, les trois jeunes femmes traitent Simon comme l'éternel enfant qu'il est : une sorte de grand bébé capable de repasser en boucle cinq fois de suite le même début de chanson, ou de s'écouter parler pendant des heures...

En écho à cette béatitude infantile, une drôle de vidéo montre un garçon de cinq ou six ans qui parle comme un vieux réactionnaire : « *la révolution, c'est pour les débiles (...) Moi, je suis bien dans ma peau (...) Il y a des gens qui souffrent, mais ce n'est pas la majorité en France, dans ce pays évolué...* », lance-t-il avec son sourire d'ange. Cette vidéo est projetée sur une immense banderole blanche, symbole du désir d'engagement d'une génération qui, minée par le doute et la dérision, a du mal à rêver d'idéal. « *Devant nous, c'est le désert* », s'écrie Judith lors d'une crise de désespoir (une très belle performance de comédienne) : l'ex-élève modèle est aujourd'hui sans boulot, sans appartement, et elle ne touche même plus le RMI.

De fait, ici, on se plaint de la vie, des parents, de la société, de l'amour ; on hurle, on pleure, on cogne... Mais l'énergie, la fantaisie et l'humour des comédiennes subvertissent toutes les souffrances, et finiraient presque par redonner espoir en l'époque. Il y a quelque chose de profondément beau, par exemple, dans le sketch où Mélanie matraque tour à tour un œuf, un pot de yaourt et un melon pour démontrer l'inhumanité des répressions policières. Et lorsque Judith implore le petit groupe de l'aider à formuler « *quelques certitudes* » pour pouvoir avancer dans la vie, certains spectateurs se surprennent à lui dire « bravo », lorsqu'elle énonce sa première certitude (que je vous laisse découvrir lors du spectacle). A ce moment-là, au lieu de répondre à l'appel, le vieux Simon, le révolutionnaire mythique, s'embarque dans l'interminable récit de sa rencontre avec Fellini lorsqu'il avait 24 ans. Puis le spectacle est fini, et on quitte le théâtre un peu frustré par ce vieux qui a tout interrompu avec ses éternelles histoires. C'est sans doute la preuve que le charme a bien agi : las des histoires qui s'écoutent en silence, nous voilà prêts, nous aussi, à partir en quête de « certitudes » salvatrices qui donnent une colonne vertébrale et permettent... d'avancer.

# LE SOUFFLEUR

## 68 : oui, Mais...

Publié le 04/06/2010 par Blandine Rinkel



### Tout ce qui nous reste de la révolution c'est Simon

L'avis du chroniqueur :

Théâtre de la Bastille du 02/06/2010 au 12/06/2010

*"L'héritage qu'on a de Mai 68 c'est de... c'est... : qu'est-ce qu'on fait avec ça ?"*  
D'abord un balbutiement, une interrogation : une jeune femme est là qui exprime le malaise à parler d'un évènement comme mai 68. On prend en compte cette révolution culturelle oui, mais de là à comprendre, de là à savoir quoi en faire... ?

Puis, une exaltation. Simon, qui *"avait 18 ans en 68"*, pense ses souvenirs avec délectation. Le Mai ! explosif dans les rues, la révolte où l'irrésolution atteignait son paroxysme sur un Summertime de Janis Joplin et où rencontrer Fellini était possible pour peu d'y croire... Trois jeunes femmes écoutent ce soixante-huitard satisfait de son improbable parcours : elles ont le sourire béat aux lèvres, l'enthousiasme en fièvre - tout allait changer à cette époque, et rien qu'à l'évoquer on y croit. Le souvenir enivre, c'était la délivrance, c'était la résistance, c'était Mai, c'était... mais

Brutale retombée au XXIème siècle, l'une d'entre elles songe soudain à sa propre condition, à *notre* propre contexte, à notre contexte *trop* propre. Mai 68 semble avoir jeté tous les pots de peinture en l'air : désormais comment colorer le tableau de cette société qui, enfin débarrassée des vieux interdits moraux, semble s'être figée dans le normé ? Les questions à régler baignent désormais dans la complexité et la jeunesse ne sait plus sur quel pied rocker. Sur le plan politique, tout se ressemble sans s'assembler et les certitudes de révolte sont rares. La pensée sceptique est paroxysmique et conséquemment c'est... c'est... le... la... oh, et finalement c'est sa tête qu'une des trois jeunes femmes frappe contre un mur, c'est des coups de matraque que l'on assène pour se défouler : c'est l'impression que le chemin a été bouché par ce festif lancé de pavé passé.

Durant une heure et demi, le collectif de *l'Avantage du doute* -qui a la particularité de ne pas avoir de metteur en scène- va déployer cette sensation d'impossibilité. L'impossibilité d'être révolté, l'impossibilité d'être satisfait. La

sensation d'être -dans le contexte économique et social actuel- mal-aisé parce que bloqués dans un mode de vie a-politisé et dans une insatisfaction qui se traduit paradoxalement par une absence d'action.

Tout à tour seront évoqués les questions du renforcement de l'ordre étatique, de la dépolitisation du "politique", de l'évolution doulou(heu)reuse du statut de la femme depuis 68 et de son impact sur celle du couple, de la baisse de l'autorité parentale, du formatage jeunesse actuelle, de la culture du corps, du matraquage médiatique, etc. Parce qu'elle joue sur la multiplicité des personnages sociaux que nous sommes, cette pièce/documentaire éclaire tout un chacun et ne manque pas de toucher l'une et/ou l'autre de nos singularités. Alarme et larmes au rendez-vous.

Auteur : **Blandine Rinkel**

## **LE PORTRAIT A LA UNE**



## **COLLECTIF L'AVANTAGE DU DOUTE**

Publié le 24/06/2010 par Blandine Rinkel

D'après les propos de :

Claire Dumas, Simon Bakhouche, Melanie Bestel et la présence idéale de Judith Davis et de Nadir Legrand.

*Un après-midi ensoleillé dans un café proche du théâtre de la Bastille, trois membres du collectif de l'Avantage du doute\* qui s'enthousiasment, se contredisent et se titillent les uns les autres, quatre verres de vins et une tartine garnie, une ou deux questions que je lance et leur histoire qui s'élançe...*

---

En 2005, neuf actrices et acteurs se rencontrent lors d'un travail initié par le [TG Stan](#) autour d'un spectacle intitulé *L'Avantage du doute*. Cinq d'entre eux décident de poursuivre l'aventure en France et se lancent dans la création

d'une pièce qu'ils souhaitent être viscérale et sincère. Une pièce qui relance du doute plutôt que de la thèse : qui questionne. Questionne ? Mais de quelle façon ? Quand on leur pose un "Pourquoi ?" dé-contextualisé, le collectif de l'Avantage du doute répond en citant Duras : "*chaque incursion dans les [questions] générales [les] met mal à l'aise, comme [s'ils] recommençaient à mentir*". Conséquemment, l'enjeu est de trouver un questionnement singulier. Alors pour une fois laissons les comédiens interviewés poser eux-même les questions...

**"Quand soudain au théâtre tu as le droit de dire ce que tu veux dire, quand tu peux TOUT dire, qu'est-ce que tu dis ?"**

Avant l'aventure de *Tout ce qui reste de la révolution c'est Simon* (proposé à la Comédie de Béthune en 2009 et au théâtre de la Bastille en Juin 2010), *L'avantage du doute* n'a pas de texte-déjà-écrit sous les yeux, pas de concept scénique sous la main, pas de metteur en scène sur le dos. Une grande liberté, donc. De laquelle découle un sentiment de responsabilité : quand tout est possible, sur quoi est-il important de mettre l'accent ? Une obsession cependant : celle de dire *oui*. Faire un spectacle qui jouerait la carte de l'affirmation plutôt que celle de la négation cynique en vogue. Après de nombreuses discussions, un thème finit par parler à tous : celui de Mai 68.

**"Mais de quoi on parle quand on parle de Mai 68 ?"**

On parle d'un truc énorme, mythique, d'un truc cinématographique plein d'euphorie et de musique, à l'instar de ce que propose Mélanie Bestel ? Ou bien d'une époque libérale pleines d'écoles expérimentales, dont on subit les contre-coups, à l'image du sentiment de Nadir Legrand ? Ou encore d'une époque qu'on a vécue et qui a contribué à nous constituer, comme ce fut le cas de Simon Bakhouché ? Finalement cherchant à comprendre Mai 68, *L'avantage du doute* cherche à davantage à comprendre le rapport entretenu avec cette époque que l'époque en elle-même. Mais chercher à exprimer le rapport 1968/post 2000 s'avère être un défi lourd aux possibilités formelles variées.

**"...et à un moment, il faut limiter : le canard il n'a pas huit pattes, il en a deux. Alors quelle est la recette pour, sur scène, exprimer clairement la confusion suscitée par un tel thème ?"**

**1) L'interrogation.** Préparez des questions sur Mai 68. Partagez les en deux questionnaires : d'un côté ceux qui ont vécu mai 68 et de l'autre, ceux qui en parlent sans l'avoir vécu. Puis écoutez les réponses enregistrée par audio, recopiez-les, interprétez, riez, étonnez-vous, mélangez le tout. Cherchez à voler ce que vous entendez pour redonner à entendre différemment : à "transformer sans trahir".

**2) La proposition.** Ne cherchez pas une proposition à plusieurs mais proposez *chacun* des moyens de mettre en forme ces témoignages. Ne traquez surtout pas le consensus, c'est déjà compliqué de proposer une idée alors si tout le monde doit être d'accord pour qu'un essai soit opéré, vous n'y arriverez jamais. Exécutez ensemble *toutes* les séquences proposées individuellement : prêtez vous au jeu sans rechigner. Expérimentez pour efficacement aviser.



**3) Les trois murs.** D'emblée, supprimez de vos ingrédients potentiels le "4ème mur" scénique entre vous et le public : l'adresse à celui-ci se veut directe. "Que la rampe soit gommée au maximum" . Votre texte n'a pas d'ambition littéraire, il a celle de *parler* honnêtement. Réduisez au minimum la "théâtralisation" et prenez toujours les acteurs comme un fin plutôt que comme un moyen. Soyez d'accord avec chaque milligramme de texte que vous figez *provisoirement* sur papier. Au final, il faut que "toutes les séquences [soient] revendiquées par tout le monde."

**4) Le temps.** Laissez infuser vos idées. Laissez infuser longtemps : *Tout ce qui reste de la révolution* allait connaître une infusion de 3 ans. En effet, selon les membres du collectif, c'est le "temps [qui] fait un ton commun". Des recueils de témoignages aux lectures théoriques en passant par une isolation à Dunkerque, un effeuillage d'une kyrielle de journaux et plusieurs présentations du spectacle encore en "chantier", le travail aura été dense et varié. Le parcours de création n'aura pas fait l'économie de disputes, de découragements, bref d'un apparent "*désavantage* d'un doute" omniprésent.

**5) L'avantage du doute.** Mais malgré toutes les hésitations, persistez. N'oubliez pas de mettre une couche d'incertitude sous les propos que vous récoltez pour que la pâte à jouer ne se fige pas. Plus tard, vous appréciez "aller à la découverte, réinterroger les textes que [vous] avez pourtant écrit" . N'oubliez pas que vous recherchez la recette d'une interrogation d'avantage que celle d'une assertion, n'oubliez pas que vous cherchez à faire du théâtre-mouvement.

**"Au final, le problème n'est pas que [le théâtre] soit une parfaite image, mais bien qu'il soit lui-même *toujours vivant*" .**

et pour cette dernière proposition, pas de point d'interrogation...

---

☒ Auteur : [Blandine Rinkel](#)

## [Théâtre du blog](#)

Tout ce qu'il nous reste de la Révolution, c'est Simon par Philippe du Vignal

Posté dans 4 juin, 2010 dans [critique](#).

*Tout ce qu'il nous reste de la Révolution, c'est Simon*, un spectacle imaginé par le collectif L'Avantage du Doute, conçu par Simon Bakhouche, Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas, Nadir Legrand.

Rien d'autre sur la scène que quelques chaises et un petit canapé rouge foncé un peu affaissé; on entend, avant le début du spectacle, l'enregistrement de témoignages d'hommes et de femmes à propos de mai 68, (et qui a servi à constituer le texte du spectacle)



que la majorité du public assez jeune n'a pas évidemment pas connu: amour, sexualité, luttes sociales, vie artistique, engagement et utopie politique, etc... Les auteurs du spectacle ont recueilli ces témoignages auprès de proches parents et amis, mais aussi de lycéens de 2010: ils ont aussi filmé un adorable petit gamin, assis très à l'aise sur un canapé qui lui donne aussi sa version des faits.

Ce qui nous reste des années de lutte et l'exploration de ce passé proche mais qui ne cesse de s'éloigner, c'est le personnage de Simon, en l'occurrence Simon Bakhouche, comédien-que l'on a pu voir jouer avec notamment Rodolphe Dana, et image du père des jeunes comédiennes qui l'entourent. Avec, au début, histoire de remettre dans le bain une chanson de Janis Joplin passe en boucle.

C'est une mise en abyme de mai 68, avec ce que cela suppose de nostalgie, d'humour mais aussi de slogans et de brèves de comptoir. Il y a, entre autres, une démonstration de coup de matraque sur un oeuf, un yaourt, un melon et un casque de moto, mais aussi des récits, des engueulades de couples mêlées à des considérations politiques aussi ridicules que comiques...

La question de l'héritage a du bon quand on la pratique de façon aussi iconoclaste, et aussi drôle. Avec un sérieux et une conviction incroyable: il faut dire que c'est mis en scène et joué à la perfection par Simon Bakhouche, Mélanie Bestel, Judith Davis, et Claire Dumas. Il y a aussi un beau petit film en noir en blanc où l'on retrouve Simon et sa compagne d'alors, comme ils disent, devisant tous les deux sur la liberté de l'amour et la conception du couple, et cerise sur le gâteau l'histoire, qui résonne comme une fable, de Simon très jeune (vraie ou fausse, ou les deux mais qu'importe finalement), partant à la recherche de Federico Fellini et errant dans Cinecitta, puis retrouvant enfin le grand réalisateur chez lui.

Cela vient là comme par erreur, mais aussi comme une merveilleuse ponctuation finale à ce spectacle qui ne se prend pas au sérieux mais qui est remarquablement bien fait, à la fois plein de tendresse pour un monde disparu et d'humour ravageur. Et en une heure quinze, tout est dit et bien dit.

Les soirs se suivent mais ne se ressemblent pas heureusement! Après Héraclès et Gabegie 3, cela fait un bien fou de retrouver un théâtre aussi vivant...

THEATRE  online.com

**Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon**  
Théâtre de la Bastille (Paris)

***Mai 68 ou la fin des utopies ?***

*Mai 68 a-t-il mangé ses enfants ? Le collectif l'Avantage du doute a choisi de questionner l'héritage de cette révolution libertaire contre toute forme d'autoritarisme et de conservatisme. Alors que les pères restent nostalgiques à jamais de cette époque idéale où tout espoir était permis, les enfants se demandent à quelles utopies se raccrocher aujourd'hui. Comment, dans une comparaison perpétuelle avec ce mouvement devenu mythique, l'engagement d'aujourd'hui peut-il se définir ? Sous la forme d'une prise de parole frontale et de séquences et démonstrations diverses, trois jeunes actrices et un « ancien maoïste » envisagent, à travers ce retour sur le passé, la façon dont les jeunes générations peuvent aborder l'avenir. Ces réflexions, déroulées avec humour, construisent un spectacle réussi et original.*



L'absence de certitudes de la jeune génération semble avoir gagné la représentation : faite de prises de parole hésitantes et caricaturalement confuses, de situations fictives et de sautes d'humeur, elle pose des questions, mais ne tranche pas. Né d'un besoin de revenir sur cette révolution devenue le modèle de l'engagement politique, social et moral, le spectacle interroge l'avenir, l'espoir, et la possibilité même d'être engagé aujourd'hui. Il revient aussi sur les rêves brisés. Les échecs et

les renoncements de 68. Adoptant une forme qui flirte avec le documentaire, issue d'interviews et d'enquêtes, l'écriture adopte une position hybride entre réalité et fiction, joue de l'ambiguïté entre témoignage authentique et invention. L'équipe s'est formée après un stage de jeu auprès d'un acteur du Tg STAN et a emprunté à la compagnie flamande ses allures d'improvisation, son goût pour le collectif et l'effacement des frontières entre personnages et acteurs. Les comédiens arpentent la scène avec un grand naturel, arrivant presque à faire croire qu'ils ne jouent pas, tant les positions défendues semblent parfois proches de leur ressenti.

Différentes séquences se succèdent, l'une d'elle se propose de montrer comment les manifestants d'aujourd'hui se heurtent aux progrès technologiques des équipements de répression. Si le manifestant d'antan avait été menacé par les matraques d'aujourd'hui, aurait-il été aussi hardi ? A travers ce va-et-vient entre le passé et le présent, nous découvrons Simon, personnage métaphorique incarnant à lui seul les figures archétypales du beatnik, de l'étudiant de la Sorbonne en 68 et du père de famille post-soixante-huitard. Lorsque Judith Davis tente de répertorier les certitudes qu'on peut avoir aujourd'hui, tâche ardue qui consiste à énumérer les causes auxquelles on croit de manière absolue, Simon se lance dans un récit prolixe et totalement décalé qui achève le spectacle. Il décrit comment une dénommée Geneviève, jeune artiste de théâtre, part sur les traces de Federico Fellini et fait carrière presque malgré elle. Face aux interrogations des jeunes générations, les aînés ne savent décidément qu'imposer leurs souvenirs d'une époque où volonté était synonyme de réussite.

Photo : © Mathilde Chamoux

## La boîte à sorties

### **Tout ce qu'il nous reste de la Révolution, c'est le rêve Simon !**

le 09 juin 2010 Par [Amelie Blaustein Niddam](#) - categories : [Coup de coeur](#), [Théâtre](#) -



Le collectif «L'Avantage du doute», uni sur scène pour la première fois, met en scène au théâtre de la Bastille, «Tout ce qu'il nous reste de la Révolution, c'est Simon ».

Un beau spectacle qui permet avec nostalgie, humour et engagement de penser l'héritage de Mai 68. à l'affiche jusqu'au 12 juin.

Le public est accueilli par des témoignages audio d'hommes et de femmes ayant « fait 68 », les séquences sont savoureuses et mettent dans l'ambiance. On entend « mon père était CRS », on y parle de sexualité comme une valeur marxiste... Sur un plateau où trône un canapé évidemment rouge, une jeune femme est assise et nous fait part de ses interrogations avec humour : si Mai 68 n'est pas juste un événement comme les autres... alors, qu'en reste-t-il ?

Il reste Simon Bakhouché, 18 ans en 68, 60 ans aujourd'hui, et qui n'en revient pas, confronté à trois trentenaires Melanie Bestel, Judith Davis et Claire Dumas qui ne l'épargnent pas en même temps qu'elles l'admirent. Elles lui parlent comme on s'adresse à un symbole, un symbole du temps qu'il aurait fallu vivre, elles, elles sont la génération d'après, celle du trop tard. Le spectacle alterne discours et dialogues au sein de d'une famille où l'aînée rêve de juste de vivre, sans politique, et la plus jeune, hurle : chômage, sida, il est beau l'héritage ! Avec justesse, la troupe utilise la vidéo pour des témoignages décalés sur les attentes du mouvement de Mai et ce qu'il a apporté.

Il reste la musique, l'intro sans suite de Janis Joplin, des riffs de guitare et les tubes de Woodstock. Des morceaux éternels qui donnent envie de croire en des choses stables. On se prend à regretter de n'avoir pas vécu cette époque où, démonstration réussie à l'appui, les CRS n'étaient pas des « robocops », où les manifs voulaient changer le monde et pas seulement sauver les acquis sociaux.

On entre totalement dans le voyage que raconte Simon, prêt à tout pour rencontrer Federico Fellini pour obtenir les droits de la Strada et en faire une pièce de théâtre, prouvant que « le rêve est réalité ».

Alors, ex-maos et fils et filles de babs, courez au théâtre ! Le vieux monde est derrière vous !

Tout ce qu'il nous reste de la révolution, c'est Simon. Par le collectif L'Avantage du doute. Théâtre de la Bastille. 76, rue de la Roquette. Paris 11e. Mo Bastille. Tél. : 01-43-57-42-14. De 13 € à 22 €. Du mardi au samedi, à 19 h 30 ; dimanche 6, à 15 heures. Jusqu'au 12 juin. Durée : 1 heure 20. Sur le Web : [Theatre-bastille.com](http://Theatre-bastille.com).

# CONTACTS

L'Avantage du doute : Simon Bakhouche, Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas, Nadir Legrand, Liza Alster.

Nous contacter :

Siège social : 24, av. Simon Bolivar Paris 19<sup>ème</sup>

[avantagedudoute@gmail.com](mailto:avantagedudoute@gmail.com)

Claire Dumas : 06 60 87 54 44

Liza Alster, chargée de diffusion : 06 61 79 88 13